

LA PLUME DE MAMAN

Je n'étais plus un bébé, et la preuve c'est que j'avais quitté, pour des culottes, mes costumes de petite fille, que, le même jour, le ciseau du coiffeur avait fait tomber mes boucles brunes, et que j'étais appelé à suivre en qualité d'élève la classe maternelle de Mlle Duclos.

Donc, il est avéré que je n'étais plus un bébé. Mais étais-je un homme ? c'est une question que je résolus tout naturellement moi-même, un jour où je jouais au *portrait* avec mes grands cousins.

Jouer au *portrait* consiste à mettre sur la sellette une personne quelconque ; celui qui est *dessous* pose des questions destinées à l'éclairer sur les qualités de ce personnage dont il doit deviner le nom. A ses questions on n'a le droit de répondre que oui ou non. C'était moi qui étais sur la sellette, et mon cousin Jacques, qui était *dessous*, me posa cette embarrassante question :

"Est-ce un homme ?"

Je demeurai hésitant. Répondre non, c'était me rejeter dans la catégorie des femmes, mais répondre oui me semblait bien orgueilleux. A mon sens, être un homme c'était d'abord être grand, c'était ensuite tout savoir, tout connaître, et je n'en étais pas là. Pour trancher la difficulté je passai sur la règle du jeu, et laissant le oui d'un côté, le non de l'autre, je répondis :

"C'est un garçon !"

J'étais donc, de ma propre initiative, un garçon. J'étais même un très petit garçon. Avec mes grandes boucles, aucune de mes idées d'enfant n'était tombée.

Je croyais que j'étais né dans un panier d'œufs, et j'attribuais une tache de rousseur que j'avais au dessus de l'œil droit, à des œufs qui s'étaient cassés dans le panier.

Je croyais que ma petite sœur Jane avait eu un choux pour premier berceau, et il m'arrivait quand nous nous disputions, et que je regrettais, en égoïste, de n'être plus seul maître de mes jouets, de lui dire avec humeur :

"Tu m'ennuies à la fin, et j'aimerais mieux ne pas t'avoir. Retourne dans ton chou."

Vœu qui avait

pour résultat d'amener chez Jane un déluge de larmes.

Je croyais que le cimetière où ma bonne m'avait emmené un jour, était le jardin du ciel et qu'on y conduisait, pour qu'ils s'y guérissent, les malades de la terre. Les corbillards étaient pour moi des voitures d'ambulance ; ce qui m'étonnait, c'est que ma grand-mère, qui était si vieille, n'avait jamais eu l'occasion d'aller se faire soigner au ciel.

"Tu n'as donc jamais été bien malade, lui disais-je ; moi j'ai été bien malade, mais pas assez pour y aller, maman me soignait à la maison."

Quand j'abordais ce sujet, grand-mère me serrait contre elle, d'un air que je trouvais singulier ; je ne me rendais pas compte de son impression ; mais l'idée d'aller dans ce jardin où l'on guérissait, n'avait pas l'air de lui sourire.

— Je croyais au *bonhomme*, une sorte de croquemitaine qui surgissait pour me prendre chaque fois que j'étais méchant ; si tous les petits garçons lui donnaient autant de peine que moi, je ne sais comment il pouvait suffire à sa besogne. Il devait certes emprunter les bottes de l'ogre.

L'ogre ! encore un être qui a joué un fameux rôle dans ma vie ! c'était surtout le soir que me revenaient en mémoire les contes que l'on me racontait sur ce géant cruel ; je croyais entendre sa grosse voix dire : "Je sens la chair fraîche." Je me cachais alors tout tremblant sous mes draps, comme un poltron derrière une forteresse : mais Jane ne s'avisa-t-elle pas d'émettre l'idée, un jour qu'elle voyait faire mon lit, que les draps devaient être les mouchoirs de l'ogre, je demeurai transi et mes nuits perdirent leur repos, tant je craignais qu'il n'arrivât à l'ogre de vouloir se moucher dans le mouchoir qui me bordait.

J'étais convaincu que l'on apprenait à lire et à écrire comme on apprend à parler et à marcher, que ce n'était qu'une affaire de temps et de patience, aussi ne me donnai-je aucune peine, au grand désespoir de Mlle Duclos, dont j'étais le plus mauvais élève. Si encore j'avais été humble dans mon ignorance, mais je ne doutais de rien... et bien que je n'en fusse encore qu'aux bâtons — et quels bâtons ! — quand les vacances arrivèrent et que nous partîmes pour la campagne, j'avais fait à mon ami Jacques Bêlort l'imprudente promesse de lui écrire.

Mais je ne trouvais pas ma promesse intempestive, j'étais bien assuré de la tenir... Comme si c'était si difficile que cela d'écrire !

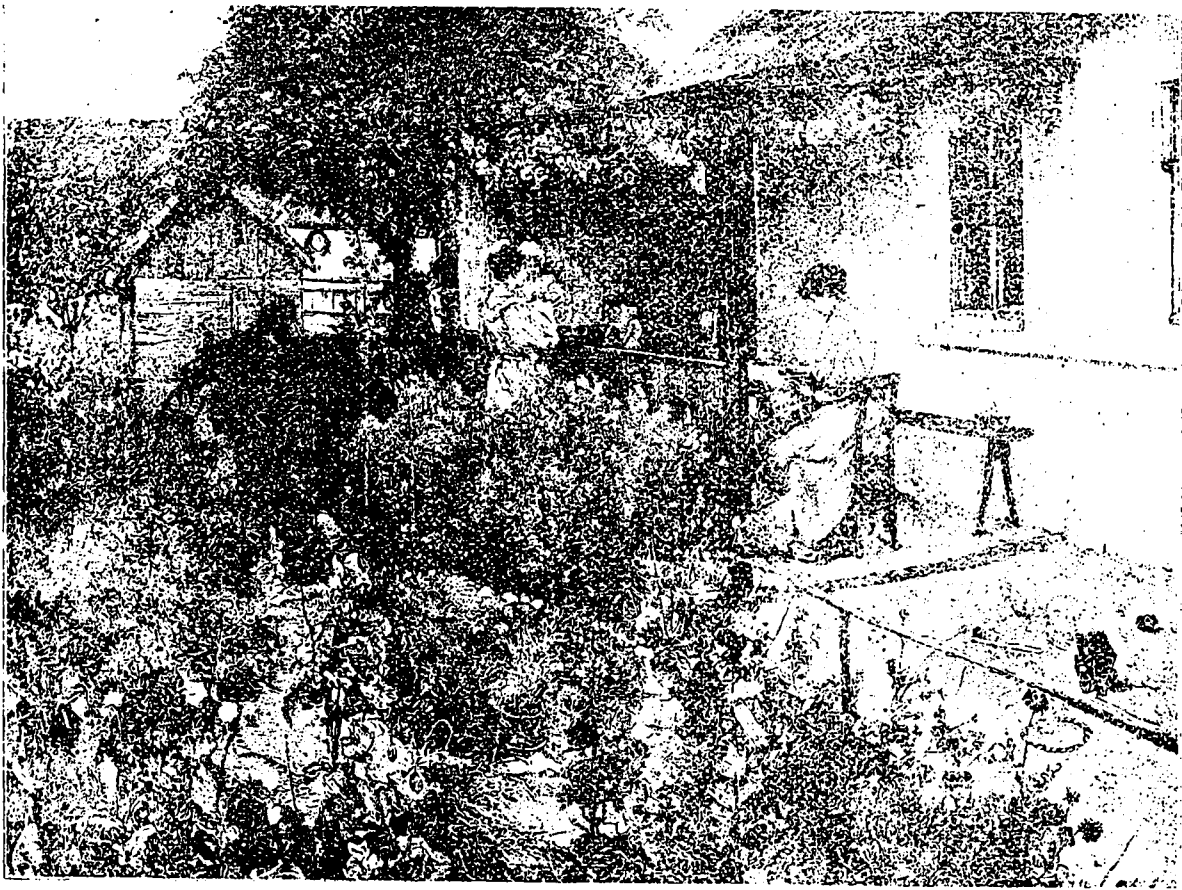
Lire, encore ça pouvait demander du temps, puisque cette science consistait à deviner en somme ce qu'ont écrit les autres. Mais écrire ce que l'on pense, quoi de plus facile, il suffit d'avoir des idées, une plume et du papier !

Dès le lendemain de mon arrivée à la campagne, je songeais donc à raconter à Jacques mes impressions qui étaient légion. Je pris bravement ma plume, et sur une feuille de papier à lettre, je commençai... ou plutôt je ne commençai pas ; les idées avaient beau venir abondantes, ma plume se refusait absolument à les transcrire, car je ne pouvais me faire aucune illusion, les griffonnages que je traçais n'auraient aucun sens, ni pour Jacques, ni pour personne au monde.

Je ne m'en étonnai pas longtemps : Quelle idée avais-je aussi d'écrire avec ma plume de classe, une plume qui ne savait faire que des bâtons, et des bâtons tortueux encore ! il m'en faut une autre, pensai-je, une bonne ! laquelle prendrai-je ? je me donnai jusqu'au lendemain pour réfléchir et je fis très bien. Ce fameux lendemain, pendant que je prenais dans

le jardin la tasse de lait qui formait le fond de mon premier déjeuner, ma mère, assise à l'autre bout de la table, écrivait une lettre avec une telle dextérité, que je jetai mon dévolu sur sa plume.

J'eus fini mon lait bien avant qu'elle eût fini sa lettre ; mais sourd à la voix de Jane, qui des bras de sa bonne m'appelaient pour aller jouer, je restai à ma place, contemplant ma mère et souriant à sa plume qui faisait tomber les mots sur les mots, les phrases sur les phrases, et qui racontait tant de choses à mon



Ma mère écrivait une lettre. (P. 9, col. 2.)

papa. Car c'était à papa que maman écrivait si longuement, il était officier de marine, et elle lui narrait tout ce que nous faisions, tout ce que nous disions, si bien que quand il revenait, j'étais tout étonné de n'avoir rien à lui apprendre, il me disait : c'est par les lettres de ta maman que je sais tout cela ; "quand tu sauras écrire tu m'écriras aussi."

Quand ma mère revint, elle devina tout de suite, à mon air, que je n'étais pas content, c'était bien visible. Elle voulut connaître le sujet de mon mécontentement, et m'en prenant à ma plume je lui dis :

"Voilà ! je voulais écrire aussi, j'avais beaucoup de choses à dire à tout le monde ; mais elle ne veut pas, c'est de sa faute ! j'ai beau essayer, elle ne veut pas !"

Ma mère comprit, elle sourit, et me prenant sur ses genoux, elle m'apprit que les plumes, même les plumes des mamans, n'écrivent pas toutes seules, et qu'il faut les y aider.

Des années ont passé depuis ce jour, et par la brèche ouverte dans mon esprit d'enfant, la lumière est venue qui, petit à petit, a éclairé bien des choses. Je ne crois plus que les petits enfants naissent dans des choux ou dans des paniers d'œufs ; je sais que le cimetière est non pas un hôpital, mais un tombeau. Je ne reçois plus jamais la visite du *bonhomme*, et je dors du sommeil du juste dans le mouchoir de l'ogre.

Alors je suis un homme maintenant ? je sais tout ?

Oui, je suis un homme, et je sais... tout ce que les hommes savent ; mais je me hurte encore à tant de mystères, qu'il m'arrive parfois de me demander si le petit enfant ignorant n'est pas beaucoup plus heureux que nous.